

Artplan

Volume 25, numéro 100, automne 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1980). Artplan. *Vie des Arts*, 25(100), 70–73.

ASOLO

LES SORTILÈGES DE L'ÉPHÉMÈRE

Riche moisson que la dernière sélection du Festival International du Film sur l'Art d'Asolo, qui se déroulait du 31 mai au 5 juin dernier.

Le film d'ouverture, *14 Americans: Directions of the 70's* (Michael Blackwood/États-Unis), confirmait le rôle capital du cinéma comme moyen d'assurer la pérennité de l'art: non seulement courants et œuvres éphémères sont immortalisés, mais ceux-là mêmes qui les ont créés sont sauvés de l'oubli. A ce double postulat répond le cas de Gordon Matta-Clark. Son *anarchitecture* d'un bâtiment près du Centre Beaubourg, à Paris, a été démolie peu après sa réalisation; et il allait être foudroyé par le cancer à 33 ans. L'artiste et son œuvre étant disparus, leur présence ici renforce la valeur du document. Quatorze artistes donc, judicieusement choisis pour l'originalité de leur démarche, quatorze pionniers, de Mary Miss à Vito Acconci, en passant par Nancy Graves, Chuck Close et Dorothea Rockburne, tous à la recherche d'autres modes d'expression que la peinture, la sculpture et l'architecture traditionnelles, puisant aux sources du langage et de l'anthropologie notamment. Une synthèse essentielle pour bien comprendre notre époque. Et sans l'apport du cinéma, que serait le *Cou Cou Bazar* de Jean Dubuffet (Giorgio Treves/Italie), sinon un amas confus de papier mâché bigarré? Grâce au film, dont la mise en scène a été réglée par l'artiste, qui a aussi conçu sa trame sonore cacophonique, le *Cou Cou Bazar* devient signifiant: construit comme une pièce de théâtre chorégraphiée, il revêt l'aspect d'un tableau vivant tridimensionnel. Après de lents débuts, les panneaux peints reproduisant la ville s'agitent en tous sens lorsque apparaît son catalyseur, l'Hourloupe, promeneur solitaire. Film irritant, exacerbant, mais irrésistible, qui se termine dans une totale anarchie visuelle et sonore, reflet de l'angoisse qu'engendre les grandes métropoles modernes. Un autre spectacle méritait d'être retenu pour la postérité. Si *Vlinders in de Vind/Papillons dans le vent* (Gerben Helinga/Pays-Bas), sur la troupe du Ballet National de Hollande en tournée, est fort superficiel, il nous réserve néanmoins pour la fin une agréable surprise: un pas de deux moderne exaltant.

Deux grands films traitent de deux artistes importants. *Max Bill* (Jean-Louis Roy/Suisse), habilement tourné lors de l'installation de la rétrospective récente de l'artiste à Berlin, renferme prises de vues et cadrages soignés. Peintre et sculpteur, mais aussi architecte et designer, Max Bill, formé au Bauhaus, explique ici, œuvres à l'appui, sa démarche qu'il qualifie d'art concret, expression d'une mesure et d'une loi d'harmonie. *Willem de Kooning and the Unexpected* (Erwin Leiser/Suisse) ira plus loin. En interceptant le discours du peintre, le film, par des retours en arrière, retrace en profondeur les jalons de l'œuvre globale de l'artiste américain. Des documents rares, en recréant une époque importante pour l'éclosion de la peinture abstraite aux États-Unis, l'insèrent dans un contexte. Voici un

1. Au Festival International du Film sur l'Art d'Asolo, *Willem de Kooning and the Unexpected* (Erwin Leiser/Suisse).



documentaire exemplaire, à une exception près: jamais on ne verra l'artiste peindre à l'écran, tant il est rebelle à dévoiler son geste créateur.

Dans un festival aussi dense, une pointe d'humour est toujours bien accueillie. Si *Pierre Guimond, entre Freud et Dracula* (Michel Poulette/Canada) fourmille de photomontages grinçants, critique acerbe de notre société de consommation, il ne manque pas néanmoins de gags visuels, tel Mao Tsé-toung sous les traits de Mickey Mouse dans une affiche publicitaire de l'*American Express*. D'esprit surréaliste, les œuvres de Guimond allient hardiesse et dérision, et le propos hargneux déclenche souvent le sourire. Par ailleurs, en peignant la porte de garage de la maison de production Alligator de Bruxelles, le peintre hyperréaliste *Paul de Gobert* (Henri Xhonneux/Belgique) donne libre cours à sa fantaisie. Ironiquement, l'artiste peindra l'image même de la porte, avec une variante toutefois: un battant ouvert laisse entrevoir dunes de sable, palmiers et... un alligator!

Désir d'évasion? Même le film sur l'art y aspire. C'est sans doute pourquoi le *Vincent van Gogh* (Richard Hock/Pays-Bas) a rapproché des célèbres tableaux les décors réels qui les ont inspirés. Basée sur la correspondance du peintre, cette biographie, sans atteindre la consistance du film d'Alain Resnais, demeure néanmoins valable dans sa tentative de renouveler le sujet. Toujours en quête de liberté, la caméra allait trouver un sujet rêvé: la dynamique de l'*Art Nouveau* (Paul Dehert/Belgique). Fidèle aux sinuosités du sujet traité, le film adopte un mouvement ondulatoire. Si seulement la musique de Mahler étouffait à jamais l'insipide commentaire! Mais que de travellings sensuels mettant en valeur des œuvres somptueuses.

Sans faille ceux-là, deux petits films viennent confirmer le talent du Tchèque Petr Ruttner, qui nous avait donné l'an dernier un très beau film sur Giorgione, *Messaggio*. Film biographique à la première personne, *Alphons Mucha* illustre avec brio le maître de l'affiche au tournant du siècle. Alors que *Le Storie* traite avec éloquence de l'évolution de l'art de la fresque à travers églises et palais tchèques. Deux films dont le propos, clair et simple, est allié à une image de qualité — chez Ruttner, la prise de vue est toujours au service de l'œuvre — sur pellicule couleur d'une grande limpidité. Bref, nous nous trouvons en présence de deux films sur l'art dans toute l'acceptation du terme.

Des événements sont venus se greffer à la sélection officielle du festival. Un hommage au cinéaste allemand Herbert Seggelke nous a permis de faire la découverte de deux films remarquables: *Une mélodie, quatre peintres*, où Cocteau, Severini, Nay et Erni improvisent sur une fugue de Bach, et *Calligraphie chinoise*, où l'écriture est rapprochée d'œuvres d'art. Deux films qui témoignent du talent d'un cinéaste imaginaire. Aux films projetés sont venus s'ajouter sept expositions, réparties dans divers sites d'Asolo: celles des peintres Franco de Rosa, Gina Roma et Ray P. Schoenbrun, et des sculpteurs Miguel Berrocal, John Fitzgerald, Lenci Sartorelli et Lalla Vanzella. Enfin, une table ronde a permis d'animer un débat en compagnie de spécialistes sur l'interaction de l'art et du cinéma.

Partagé entre le constat réaliste et l'approche esthétique, le film sur l'art maintient sa dualité et ses contradictions. Cette complexité en art est bénéfique. Dans le cas du film sur l'art, elle est salutaire.

René ROZON

LES ARTS RÉUNIS POUR CÉLÉBRER LA BEAUTÉ

Le soir du 27 avril dernier, avait lieu en l'église Saint-Antoine, place Saint-Charles, à Longueuil, le septième d'une série de neuf spectacles itinérants consacrés aux sons et lumières.

Inspirés par les spectacles d'Europe, ceux du Québec se tiennent à l'intérieur des églises, tandis qu'en France ils se déroulent à l'extérieur des châteaux, ceux de la région de la Loire, entre autres.

Ici, les églises, depuis la Révolution tranquille, étaient quelque peu négligées. Dans un nouveau contexte sociologique, axé sur une culture plus spontanée, plus mûre, les Québécois redécouvrent l'âme de leur patrimoine, les églises, en faisant revivre leur beauté par la réunion d'arts tels que la musique (chant choral, orgue, danse) et l'image (architecture, lumières).

La forme actuelle des spectacles sons et lumières fut d'abord conçue par Daniel Rolland et réalisée, en février 1980, par le danseur, chorégraphe, metteur en scène et producteur Tom Scott.

D'inspiration néo-gothique, l'église Saint-Antoine — construite en 1885 et dont l'acoustique est bonne à cause de sa pierre — encadrait un programme artistique équilibré comprenant des œuvres musicales de J.-S. Bach, d'Albinoni, de R. de Lassus, de Rimsky-Korsakov, de Widor, de Massenet et de Wagner, interprétées par l'Ensemble Vocal Arts-Québec (fondé et dirigé par Yves Courville), les danseurs Gérald Fyfe, Michel Jodoin, Angéla Laurier, Gilbert Leblanc, et, enfin le titulaire des grandes orgues de Notre-Dame de Montréal, Pierre Grandmaison, suggérait une envolée à la fois noble et paisible vers la beauté.

Cette première expérience en un domaine inédit au Québec demeure une initiative courageuse mais sûrement perfectible. Malgré l'équilibre du spectacle, l'apport de l'Ensemble Vocal Art-Québec laissa

percevoir une personnalité timide. Toutefois, son interprétation respectueuse de la cantate de Bach, *Jésus que demeure ma joie*, de l'Écho de R. de Lassus, d'un *Regina Coeli* marqué par quelques voix aiguës fausses et de quelques Negro Spirituals manquant de nuances, fut sympathique. Du côté des danseurs, certaines faiblesses d'équilibre physique et de synchronisation, habilement contournées par le talent, s'immiscèrent pendant le pas de deux *Le Souffle*, sur l'Adagio d'Albinoni et les *Negro Spirituals*; malgré que, dans le premier cas, les gestes, à la fois gracieux et sobres du couple, émouvaient par l'évocation de la Croix, alors que, dans le deuxième cas, la couleur des figures dansées et des costumes égayaient l'œil. Les quatre danseurs se sont fait remarquer, surtout, dans *La Procession des nobles* de Rimsky-Korsakov, par l'élégance déambulatoire de leurs corps habillés de tissus mats et satinés. Il faut souligner la simplicité, non dépourvue d'élocution, du danseur-narrateur Gilbert Leblanc qui récitait les poèmes sacrés adaptés par Michel Conte. Quant à l'organiste Pierre Grandmaison, sa participation fut l'élément soudeur, ou fort, du spectacle. Son éloquente interprétation — sur un orgue Casavant de 1930, pourvu de 3 claviers et 3000 tuyaux — de son œuvre *Improvisation* pour orgue et lumières, ses nuances subtiles dans la *Toccate et fugue* de Bach, sa dextérité dans les variations et les arpegges de la *Toccate* de Widor ont rehaussé l'événement par une invitation à l'illumination intérieure au moyen du mariage de l'art de la musique à ceux de la danse, du chant choral et de l'architecture. Pour sa part, Tom Scott a réussi une mise en scène bien en place et bien intégrée aux lieux, même si l'ensemble manquait de poli. Autre point fort du spectacle: les éclairages synchronisés à partir de l'expression artistique des choristes, des danseurs et de l'organiste. Le technicien maniait habilement le système de lumières

afin de faire admirer au public les richesses de l'église: les deux magnifiques coupôles peintes au-dessus du chœur et à la croisée du transept, le maître-autel de style gothique, la claire-voie, la chaire baroque, les bas-côtés ornés de vitraux multicolores illustrant des scènes de l'Apocalypse. Autant d'images émouvantes, propres à attirer l'attention du spectateur sur la beauté.

Il ne fait pas de doute que ce spectacle ne constitue, pour le futur, une innovation intéressante, invitante, perfectible, certes, mais prometteuse par son impact culturel et par la réunion des arts dans la célébration de la beauté exprimée par le génie sensible de l'homme.

Luc CHAREST

EN FRANCE, UN NOUVEAU MUSÉE

Pour abriter la Collection Dutilleul-Masurel, qu'elle a reçue en don, la Communauté Urbaine de Lille fait construire, à Villeneuve-d'Ascq, un musée qui doit ouvrir à l'automne 1982. Désigné par un jury, l'architecte en est M. Roland Simounet, concepteur du réaménagement des bâtiments et des communs de l'hôtel de Fontenay, dit Salé, où logera le Musée Picasso; M. Pierre Chaigneau, chargé de la création du musée en 1977, en sera le conservateur.

Largelement ouvert sur la nature, le Musée d'Art Moderne du Nord n'aura pas seulement un rôle de conservation et de présentation mais laissera une large place à l'animation. Il disposera, sur place, de moyens de travail dans différents domaines (lithographie, sérigraphie, vidéo et photographie), d'ateliers pour le public, adultes et enfants, ainsi que d'un centre de documentation doté de moyens audio-visuels.

La collection rassemblée par M. Dutilleul et complétée par son neveu, M. Jean Masurel, comprend des œuvres représentatives de l'art du 20^e siècle. Aussi pourra-t-on lire, sur les cimaises du nouveau musée, «une véritable histoire de l'art moderne».

PROJET INTÉGR'ART

Comment intégrer la sculpture aux nouveaux bâtiments de l'Université du Québec à Montréal? Voilà le défi qu'ont relevé trois étudiants en art de cette institution en réalisant, grâce à la participation de la Compagnie d'Assurance-vie La Sauvegarde, trois sculptures monumentales en pierre, conçues en fonction des exigences spécifiques de chaque bâtiment. *La Joucque*, œuvre de Serge Beaumont, est accrochée près du jet d'eau de la Grande Place du pavillon Judith-Jasmin; *Christian*, de Dominique Rolland, est installée dans la Grande Place; enfin, *Torsion Q*, de Claude Bernard, est située à l'entrée de la bibliothèque générale, dans le pavillon Hubert-Aquin. Linda Brabant, qui a suivi de près l'élaboration du projet, a exposé ses photographies d'Intégr'art à la Galerie de l'Uqam, en mars dernier, à l'occasion du dévoilement des sculptures.

La Sauvegarde a subventionné l'achat des matériaux et la rémunération des quatre artistes, tandis que l'Uqam a assumé le coût des divers services, notamment le transport, l'installation et l'identification des œuvres.



2. Un pas de deux du chorégraphe Tom Scott interprété par Michel Jodoin et Angéla Laurier.
(Phot. Raymond Léger)

OSE-ARTS

Dans le cadre de l'Opération Solidarité Économique (OSE), le gouvernement du Québec a lancé, en novembre 1979, un nouveau programme d'intégration des jeunes à l'emploi (P.I.J.E.). Cette initiative a pour but de lutter contre le chômage et de faciliter la création d'emplois destinés aux jeunes de 18 à 29 ans, par des subventions dans la petite et la moyenne entreprise et aussi par le biais de la production de biens et de services culturels. Ce dernier programme, qui se tourne vers la culture, vise à prouver la rentabilité de la vie culturelle et artistique québécoise. C'est Ose-Arts.

Ose-Arts, dont l'objectif est d'encourager la création d'emplois à temps plein d'une durée minimale de 3 mois, subventionne une partie des salaires versés à des jeunes dans l'un ou l'autre champ d'activité professionnelle du domaine culturel tel que patrimoine, archives, les arts de l'environnement, les arts d'interprétation et les autres tels qu'animation, vidéo, cinéma, etc. Dans certains cas, la participation gouvernementale peut atteindre 75 pour 100 des salaires payés jusqu'à concurrence de \$12.000 par emploi à temps plein créé. L'acceptation d'un projet dépend bien sûr de sa nature, de sa qualité, de son impact culturel et de son effet sur le maintien d'emplois déjà existants dans les entreprises ou organismes intéressés. M. Cyril Simard, qui est à la direction de l'environnement visuel au Ministère des Affaires Culturelles et qui est bien connu dans tous les milieux culturels au Québec, nous annonçait, lors du lancement officiel du bilan préliminaire des activités OSE en mars de cette année, que plus de cinq cents nouveaux emplois avaient déjà été créés depuis novembre 1979, date à laquelle M. Vaugois avait lancé le programme Ose-Arts. Celui-ci avait d'ailleurs beaucoup misé sur l'effort qu'apporteraient les artistes eux-mêmes à ce projet et, en effet, ce sont les créateurs finalement qui se sont créés les types d'emplois qui convenaient à leurs recherches particulières.

Ils définiront aussi éventuellement ce qu'est le marché culturel au Québec, son orientation et ses besoins à long terme. L'artiste devient ici un travailleur culturel et fait reconnaître son statut social en œuvrant pour le mieux-être de la collectivité. D'une part, il rend cette collectivité plus consciente de l'existence du créateur parmi elle et, d'autre part, il se démythifie auprès de la population qui apprendra à le connaître, à recourir à ses services et à son expérience professionnelle. Il acquerra aussi, avec un employeur, une expérience qu'il n'aurait peut-être pas eue autrement. Pour le gouvernement, c'est une façon de revaloriser le créateur qui ira souvent lui-même revaloriser sa région d'origine grâce à un projet spécifique à cette région, grâce à un travail avec et pour des gens qu'il connaît depuis son enfance. Une spécificité régionale avec une conscience sociale plus grande et aussi plus d'originalité encourageront l'économie, il va sans dire. Constatons enfin que la participation féminine à ce nouveau programme est de plus de 60 pour 100.

Une seule ombre au tableau. En juin dernier, les galeries parallèles de Montréal se sont réunies et ont donné une conférence

de presse. Ces galeries, qui sont pour la plupart à but non lucratif, avaient soumis à Ose-Arts des projets en bonne et due forme. Les galeries déploraient la lenteur administrative, le manque de coordination entre les ministères du Travail et des Affaires Culturelles ainsi que le manque d'information sur les critères d'acceptation. Souvent aucune réponse n'était donnée et, parfois même, lorsqu'une réponse était positive, le projet accepté et confirmé, le travailleur culturel n'obtenait pas sa rémunération salariale. Plus de deux cents projets, presque tous dans la région métropolitaine, avaient été placés sur les tablettes. Un budget a cependant été voté pour Ose-Arts et devrait, en principe, régler une partie du problème.

Pour l'avenir, M. Cyril Simard est très optimiste et prévoit même la possibilité de faire participer Ose-Arts aux quatorze autres volets du programme OSE... en encourageant par exemple, dans le cadre de l'environnement visuel, des compositions chromatiques fascinantes sur nos silos...

Michèle TREMBLAY-GILLON

LE CANADA A LA 11e BIENNALE DE PARIS

La 11^e Biennale de Paris, prestigieuse exposition internationale regroupant, entre autres, tableaux, sculptures, livres, vidéos, environnements et performances, se déroulera du 20 septembre au 3 novembre 1980. Après consultation avec les commissaires du Comité de la Biennale, voici la liste des treize artistes canadiens retenus: catégorie des œuvres-objets, David Craven, Richard Fish, Raymond Gervais et John Massey; catégorie art vidéographique, Suzan Britton, Elizabeth Chitty, Kate Craig, Margaret Dragu et Noel Harding; catégorie performance, Timothy Denis Clark, Max Dean, John Greyson et Tim Tomczak.

A l'exception de celle de la France, pays hôte, la participation canadienne dépassera celle des autres pays. M. Alvin Balkind, conseiller artistique, agira comme commissaire chargé de coordonner la participation canadienne.

A LA RECHERCHE DES OUVRAGES DE MOLINARI

Le professeur David Burnett prépare une monographie sur Guido Molinari. Il serait très reconnaissant aux collectionneurs et à tous ceux qui possèdent des renseignements susceptibles de lui permettre de retracer toutes les œuvres de ce peintre de bien vouloir communiquer avec son adjointe de recherche, Mme Marilyn Schiff, a/s du Département d'Histoire de l'Art, Université Carleton, Ottawa, Ontario, K1S 5B6.

LA SEMAINE DE LA GRAVURE

Le tout jeune Conseil de la Gravure québécois se proposait plusieurs objectifs en organisant une Semaine de la gravure et en conviant les artistes et le public à de nombreuses activités et expositions, entre le 24 avril et le 15 mai.

Outre l'importante exposition d'estampes au Musée d'Art Contemporain, un pro-

gramme varié d'animation offrait stages d'atelier, démonstrations et tables rondes. Plusieurs graveurs du Québec ont donné en public des démonstrations sur les différentes techniques de la gravure: Chantal Dupont et Robert Wolfe, en sérigraphie; Fernand Bergeron et Louis Pelletier, en lithographie; Francine Simonin et Francine Beauvais, en gravure sur bois. Des stages ont offert aux Québécois l'occasion de partager l'expérience de graveurs étrangers invités pour l'occasion: Adriano Lambe, pour la gravure au burin, à l'Atelier de l'Île, à Val-David, Ed Bartram, pour la photogravure, à l'Atelier de Réalisations Graphiques, à Québec; Peter Daglish, pour la lithographie, à l'Atelier Graff, à Montréal; John Dowell, pour la lithographie et l'audiogravure, à l'Atelier Graphia, à Montréal; Toru Iwaya, pour la manière noire, à l'Université du Québec à Montréal. Une table ronde réunissait ces cinq artistes à l'Université Concordia, et nous eûmes l'occasion de les interroger sur leur pratique artistique et sur les liens qu'ils admettaient ou non entre les problèmes techniques et l'image, entre leur lieu de vie et cette même image, et, le plus éloquent, ce fut de confronter des aveux, énoncés presque sur le ton de la confiance, par exemple l'extrême solitude du Japonais Iwaya, retranché volontairement au cœur de Paris.

Une autre table ronde réunit des graveurs, québécois cette fois, qui ont discuté fiévreusement des problèmes posés par la diffusion de la gravure au Québec. Sujet douloureux pour ces producteurs qui se plaignent de l'absence de structure de diffusion et du manque de solidarité entre les artistes et les galeries. Ici, le problème se pose en termes économiques plutôt qu'esthétiques, et bien rares les intervenants qui purent analyser la situation avec cohérence et objectivité. C'est ici que devient évidente l'urgence d'une définition précise et complète de l'estampe originale, de l'établissement d'un code déontologique de la gravure où serait proposé un modèle de fiche de justification pour les éditions de gravure, tâche bientôt menée à terme par le Conseil de la Gravure. Ainsi, nous disposerons enfin au Québec d'une terminologie uniforme pour désigner toutes les productions relevant du domaine désormais multiplié de la gravure.

Une troisième table ronde sur l'enseignement de la gravure permit un débat sur les rôles respectifs des ateliers de graveurs et ceux des institutions, ainsi qu'une mise au point sur un étonnant préjugé qui réduit la gravure à une *cuisine* de procédés. Enfin, une quinzaine de galeries à Québec et autant à Montréal ont exposé de la gravure, et un grand encan Graff eut lieu sur la Grande Place de l'Uqam.

L'événement de cette Semaine allongée nous paraissait tenir dans l'occasion d'échanges entre les membres du milieu, et il y avait lieu d'espérer qu'une telle richesse d'activités favoriserait la participation des premiers intéressés. Force fut, hélas! de constater un manque d'intérêt de la part des artistes graveurs et des étudiants en gravure (la session étant terminée!). C'est donc en faisant le vœu d'une participation plus grande que nous souhaitons l'établissement permanent de ces activités de la gravure.

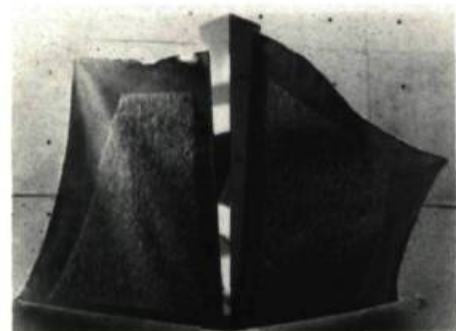
Claudette HOULD



3. Cliff KEARNS
Le Musée Régional de
London, Ontario.

4. Mariette ROUSSEAU-
VERMETTE
Installation de la
tapisserie *Tout doux*.
Windsor, Musée.

5. Micheline BEAU-
CHEMIN
Nordic Wings.



L'INAUGURATION DU NOUVEAU MUSÉE RÉGIONAL DE LONDON, EN ONTARIO

L'intérêt grandissant que les arts suscitent, depuis une dizaine d'années, à travers tout le Canada amplifie la demande pour des centres culturels régionaux modernisés et innovateurs. En Ontario, les politiques de décentralisation fédérale et provinciale, fortes d'une aide financière considérable, soutiennent les projets d'expansion des galeries d'art municipales déjà établies dans des régions rurales comme Lindsay, Peterborough, St. Catharines et Sudbury.

Des musées nouveaux et spacieux, remplacent les anciens locaux, insuffisants et vieillissants, dans des villes de province comme Windsor, Hamilton, Kitchener, London et, l'automne prochain, à Sault-Sainte-Marie.

Le 3 mai dernier, après une semaine de festivités préalables, avait lieu l'inauguration officielle du nouveau musée régional de London, élevé selon les plans de l'architecte Raymond Moriyama. Les efforts soutenus de bienfaiteurs zélés, de l'équipe de conservation et d'un comité enthousiaste de souscription (qui a réussi à recueillir dans le public plus de deux millions et demi de dollars) furent pleinement récompensés. Il a fallu six ans pour atteindre ce moment. Tout est en place, et il ne reste plus aux visiteurs qu'à explorer un édifice qui occupe, au cœur de la ville, un site merveilleux donnant sur la jonction des deux bras de la rivière Thames et qu'entoure un espace vert idéal pour les festivals en plein air et les symposiums sur l'art.

Des vitrages et de grandes fenêtres procurent à l'intérieur un éclairage naturel qui empêche que l'on prenne la visite du Musée comme une corvée. Au sud et à l'ouest, des gâbles troués en acier inoxydable coiffent les fenêtres et les protègent contre la lumière directe du soleil. Comme le dit Mori-

yama, son but était de «tracer les plans d'un musée qui formerait en même temps un *acquis*, un *outil* et un *catalyseur*, afin que son client, de concert avec les artistes, puissent ajouter une nouvelle dimension à l'expérience humaine qui consiste à vivre à London et dans sa région». Il a réalisé cet objectif en harmonisant l'histoire de la ville, sa prospérité actuelle et ses possibilités d'avenir. Une seconde considération de taille de l'architecte fut de tenir compte de «la fonction contemporaine d'un musée appelé à se partager en zones dont certaines seront pleines du rire des enfants et des adultes, et les autres, réservés à la contemplation individuelle». Il assimile un musée de cette sorte à un *tunnel dans le temps* qui relie le passé au présent.

Les expositions inaugurales reflètent cette planification judicieuse. Le Directeur, William C. Forsey, réalise le thème du tunnel dans le temps avec *Seven Ages of Man*, un ensemble de cinquante œuvres importantes empruntées de collections de toute l'Amérique du Nord; et son adjointe, Paddy O'Brien, exploite le même thème avec un choix de *Dessins européens de la Galerie Nationale du Canada* et *Three Fibre Artists*, dont les ouvrages sont présentés dans la galerie centrale, qui occupe deux étages éclairés par le vitrage de la toiture.

Les lourdes tentures de Charlotte Lindgren, d'Halifax, de Micheline Beauchemin et de Mariette Rousseau-Vermette, du Québec, suspendues librement devant le mur en ciment passé au jet de sable, attirent beaucoup l'attention.

Beauchemin reviendra à London, le 15 décembre prochain, avec sa propre exposition intitulée *Tapisserie et architecture* et qui comprendra des maquettes, une documentation sur ses commandes les plus importantes et des bandes vidéo. Par ailleurs, le musée de Windsor a fait l'acquisition de *Tout doux*, de 1975-1976, une importante tenture que Rousseau-Vermette, il y a deux ans, a présentée, on s'en souviendra, au Musée d'Art Contemporain de Montréal, dans le cadre de l'exposition *La nouvelle tapisserie*.

Trente artistes québécois, allant de Clarence Gagnon, Borduas et Leduc à Dallaire, Dumouchel, Molinari, Gaucher et McEwen, seront représentés dans une exposition qui porte le titre d'*Artistes Canadiens-français de la collection*¹.

À l'heure actuelle, on peut voir des peintures de Cullen, Morrice, Lemieux, Tonnancour, Roberts, Pellán, Riopelle et Villeneuve. Un programme d'acquisition soigneusement établi a permis de réunir, en vingt ans, une collection digne du nouveau cadre.

1. Du 14 octobre au 30 novembre 1980. Les artistes suivants y sont représentés par des peintures, des aquarelles, des pastels ou des gravures et par une sculpture: Paul-V. Beaulieu; Léon Bellefleur; Kitle Bruneau; Paul-Émile Borduas; Ghitta Caiserman-Roth; Louis Comtois; Maurice Cullen; Jean-Philippe Dallaire; Albert Dumouchel; Edmond Dyonnet; John Fox; Clarence Gagnon; Yves Gaucher; Roland Giguère; Jacques Hurtubise; Richard Lacroix; Fernand Leduc; Jean-Paul Lemieux; Rita Letendre; Jean McEwen; Guido Molinari; James Wilson Morrice; Alfred Pellán; Robert Pilot; Jean-Paul Riopelle; Goodridge Roberts; Philip Surrey; Jacques de Tonnancour; Armand Vaillancourt et Arthur Villeneuve. — Le titre de l'exposition est quelque peu inexact. N.D.L.R.

Helen DUFFY

(Trad. de Marie-Sylvie Fortier-Rolland)